

AMOUR ET LARMES

PAR MARY

—

PREMIÈRE PARTIE

II

LE MYOSOTIS

(Suite.)

Au retour de Rémillac, Amédée éprouvait presque toujours cette crise de l'isolement cruel à tout cœur aimant et plus amer encore à un cœur épri. Il ouvrit sa fenêtre et regarda la nuit. Dans ses mystères, il y a toujours de la poésie. Il n'était que dix heures et pourtant un silence sans trouble enveloppait la ville. Les lumières dormaient avec les habitants. Seule, une petite cloche tintait doucement, appelant de leur court somm il à la prière les religieuses Carmélites qui, prosternées la nuit devant le Saint-Sacrement, détournent les regards et les châtiments de Dieu des coupables veilles du monde. L'âme du jeune homme s'empli d'une tristesse vague et réveuse, la plus difficile à vaincre, parce qu'elle est en général sans cesse arrêtée et justifiable. Autour de lui des familles nombreuses vivaient, il y avait un chef dont le travail apportait le pain quotidien à une femme, à des enfants ; un chef qu'on recevait le soir avec des caresses. L'homme du peuple avait cette joie infinie de l'affection dont Amédée était sévré et qui est, cependant le seul vrai bien de la terre. Rien ne désole un cœur créé pour le dévouement comme l'impossibilité de se dévouer. Amédée se sentait perdu dans le grand désert de ce monde, dont tous ceux qu'il avait aimés étaient partis. La foi n'éclairait pas son cœur.

Fils de l'école moderne, il abandonnait les consolations religieuses aux femmes et aux vieillards dont la double faiblesse a besoin d'un appui. Aussi, dans les heures solitaires, où son cœur demandait à aimer, aucune voix du ciel ni de la terre ne répondait à son appel. L'abandon et la solitude l'érasaient. Il écouta avec un certain émoi la clochette au timbre d'argent qui parlait seule dans la nuit ; elle faisait lever de saintes créatures qui n'étaient ni épouses, ni mères, et cependant constituaient, pensait-il, une famille heureuse sur la terre par leur affectif pour un idéal divin. « Qu'importe d'où vient l'amour, qu'importe d'où vient le bonheur, se disait Amédée, pourvu que le cœur soit plein et rève comme ces saintes filles qu'un cœur lui répond ? » Il en vint à repasser dans ses souvenirs tous les entretiens de la journée, les regards échangés, les sourires encourageants : en toutes choses, il y avait des promesses et des espérances. Il s'y rapprochait comme un naufragé. S'inquiétant peu de la fortune, la véritable affection trop rare de nos jours, n'a pas de ces soucis-là ; il ne demandait que la personne aimée, pour l'emporter comme son bien, comme son unique trésor dans l'humble petite chambre où sa tendresse lui ferait une royauté.

— Réussir ou mourir, se dit-il avec un peu d'exaltation en terminant son monologue et se décidant à fermer la fenêtre dont le chassait l'humidité de la nuit ; mardi, je parlerai à madame de Ribienne.

Déjà vingt fois dans le courant de l'année il avait pris et abandonné cette résolution à laquelle, cependant, il se sentait ainsi, était attaché le bonheur de sa vie.

Le mardi vint et ramena les hésitations des semaines précédentes ; il trembla de voir se fermer à jamais cette maison chère et hospitalière, où il venait oublier les petits mécomptes de sa vie laborieuse. Il revit les deux sœurs si belles et si bonnes, et il oublia, dans le ravissement de leur présence, que cette fête du cœur finissait avec le soir.

On le tourmenta de nouveau au dîner pour savoir quels petits événements provinciaux avaient traversé son existence depuis le jeudi précédent. Il raconta plaisamment que sa fête se trouvait la veille....

Trois exclamations :

— Votre fête ! Et vous ne nous l'avez pas dit....

Madame de Ribienne sonna un domestique :

— Servez du champagne, M. Amédée, nous allons réparer cet oubli et boire à votre santé.

— Nous vous souhaitons une bonne et heureuse fête, dit Médéric, tous les biens de la vie, toutes ses joies....

— Merci, répondit Amédée ému.

Il se fit un silence pendant lequel on remplit les verres, pour porter joyeusement la chère santé.

Annonciade ajouta au bout d'un moment :

— Que vous a donné madame de Serdot ?

— J'ose à peine vous le dire, et peut-être, mademoiselle, vous ferez-vous de la croire ?

— Dites toujours, exclama la petite fée dont les yeux brillaient de malice et de champagne ; madame de Serdot, n'ayant jamais fait de cadeaux à personne, je suis bien curieuse de savoir ce qu'elle a pu vous acheter.

— Votre curiosité est très légitime et je m'empresse de la satisfaire en réclamant seulement, comme dans les contes des fées, le privilège de prendre mon récit par le commencement.

— Il y avait une fois, dit Annonciade en badinant, une grande dame riche et très intéressée, qui s'appelait madame de Serdot.

— Tu abuses, chère petite sœur, dit Marie-Sophie, de la patience de monsieur Amédée.

Oh ! non, elle n'abusait pas. Le jeune professeur la regardait charmante et presque lumineuse dans sa gaieté d'enfant qui se répandait autour d'elle comme un fluide bienfaisant. Il lui aurait dit volontiers :

— Parlez et riez toujours, chère petite fée, vous êtes le rayon du soleil qui échauffe le cœur, la fleur qui le parfume.

Mais à l'aspect de sa sœur, elle s'était tue, car la belle et sériouse Marie-Sophie lui imposait autant de respect que d'affection.

Amédée reprit la parole :

— Lundi, c'est-à-dire hier, mes collègues et mes amis, en m'offrant leurs vœux, m'avaient apporté quelques-uns de ces mille riens qui composent les inutiles nécessités de la vie. J'étais encore occupé à examiner leurs présents, quand mon hôte se présenta. Elle tenait sous son manteau un paquet assez volumineux, et je ne pus avoir le moindre doute, oubliant maladroitement l'avarice sordide de la chère vieille femme, que ce ne fut quelque magnifique don proportionné à

la fortune de madame de Serdot. Tout en me creusant la tête pour deviner la cause de cette largesse inaccoutumée, je ne pus trouver que cette explication : c'est qu'ayant constaté que j'étais un pauvre diable attaché au travail du matin au soir, elle avait voulu remplir à mon égard le rôle de la Providence et me dédommager des rigueurs de la fortune par quelque adoucissement à ma position.

— J'étais donc très touché et plein de sollicitude et d'empressement pour cette excellente femme qui, examinant les objets que je venais de recevoir, faisait sur chacun d'eux la critique la plus acérée.

— Un porte-monnaie... du superflu qu'il n'a pas d'argent. Qu'est-ce que c'est que ça ? fit-elle avec un geste de dédain. Comment appellez-vous cet objet ?

— Une blague.

— Comment avez-vous dit ?

— Une poche à tabac.

— Tiens, je ne connaissais pas ce petit meuble-là. De mon temps, les hommes avaient des tabatières en or.

— Madame, ce sac brodé n'est point destiné à renfermer du tabac à priser.

— Elle ne me laissa pas achever :

— Ah ! pouach ! fit-elle avec un mouvement de dégoût, je comprends : vous avez emprunté cela aux marins, ils ont de ces machines pour ramasser leurs chiques.

— Je fus tellement choqué que, de peur d'être brutal, je gardai le silence. Madame de Serdot continua sa revue, et rien ne trouva grâce devant sa froide raison. Enfin, soulevant son manteau, elle me dit :

— Tout le monde vous a donné des bêtises : à quoi bon ces inutilités dispensées dont votre position n'a que faire ? que représentent ces fleurs qui demain seront flétries ? je suis plus pratique, je vous apporte des choux de mon jardin : c'est toujours utile en ménage, et votre cuisinière en fera d'excellents pots-au-feu.

Les jeunes gens éclatèrent de rire.

— L'avez-vous remerciée pour vos lapins ? demanda la folle Annonciade.

— J'aurais remercié pour mon ménage, si j'étais assez heureux pour en posséder un, répondit mélanoliquement Amédée.

— Mariez-vous, mon ami, dit madame de Ribienne de sa bonne voix de mère, vous êtes d'âge, de position à ne plus rester seul.

Il la remercia du regard, son secret vint sur ses lèvres, il y mourut. Les deux sœurs tenaient les yeux baissés : l'aînée avait pâli, les joues d'Annonciade étaient couvertes de rougeur.

Madame de Ribienne avait trop de tact pour insister sur une observation que son excellent cœur seul avait dictée.

— Il réfléchira, pensait-elle, je me suis assez avancée pour lui faire comprendre que nous l'accepterons dans la famille.

Le dîner achevé, Médéric prit le bras d'Amédée et s'y appuya tendrement : le pauvre jeune homme était beaucoup plus souffrant qu'à l'ordinaire ; depuis quelques jours, une forte oppression le fatiguait sans relâche.

— Je voudrais me promener un peu, dit-il, il me semble que l'air me fera du bien ; voulez-vous m'accompagner, cher maître ?

Pour toute réponse, Amédée serra le bras du jeune homme et sortit avec lui.

Marie-Sophie était derrière eux quand ils traversèrent la terrasse ; elle entendit Amédée qui disait à Médéric :

— Je vous aime comme un frère ; voudriez-vous de moi pour votre frère ?

Les voix se perdaient en s'éloignant : elle n'entendit plus rien. Mais ces deux phrases avaient suffi pour remplir son âme d'une émotion délicieuse. Il lui sembla que son rêve prenait un corps, cette parole fraternelle équivaleait à une déclaration. Pour être le frère de Médéric, il fallait devenir l'époux de sa sœur. Marie fut sur le point de pousser ce cri : il m'aime tant son âme fut transportée et saisie de cet aveu échappé aux lèvres d'un jeune homme si réservé et si craintif.

Le maître et l'écolier continuaient leur promenade.

— Que n'êtes-vous effectivement mon frère ! dit Médéric, au lieu de n'être que mon cher professeur ; les angoisses de cette dernière heure seraient moins cruelles ; je sens la mort prochaine et je vais laisser seules, sans protecteur, sans appui, trois femmes, trois anges, dont j'espérais plus tard être le gardien.

— Dieu vous accordera de vivre pour l'accomplissement de cette grande œuvre, Médéric ; d'ailleurs, vous savez que vous pouvez compter à jamais sur mon dévouement.

— Oui, vous êtes bon, cher maître ; seulement votre carrière vous entraînera un jour loin d'ici et mes deux sœurs seront sans appui. Si l'une d'elles était mariée, j'aurais le cœur en repos.

Médéric, connaissant les secrets désirs de sa mère, plaçait cette phrase à dessein pour sonder les intentions d'Amédée ; son but ne fut pas atteint. Celui-ci, au contraire, se persuada qu'en lui parlant de son futur changement, on voulait lui faire entendre qu'on ne le considérait pas comme un prétendant. Un fier mouvement de dépit l'entraîna donc à répondre :

— Vos sœurs sont faciles à marier, elles ont la beauté et la force.

— Est-ce assez d'être mariées pour être heureuses ? demanda tristement Médéric qui voyait échouer sa négociation.

— Les fleurs se contentent de briller dans les jardins et les femmes dans les salons, dit Amédée avec un sourire de dédain.

Médéric quitta son bras et le regardant en face, reprit avec chaleur :

— Cela ne s'applique point à mes sœurs, ce sont de bonnes et saintes jeunes filles, élevées dans la retraite ; elles ont besoin d'être aimées pour être heureuses.

Par un mouvement spontané, Amédée courut vers Médéric, l'étreignit sur son cœur.

— Ah ! murmura-t-il, si l'affection suffisait au bonheur !

Un soupir étouffé acheva la phrase.

— En doutez-vous ? demanda Médéric étonné.

Amédée n'eut pas le temps de répondre. Un laquais galonné lui présenta son pardessus, en l'avertissant que la voiture l'attendait.

Il fallait partir, il partit mécontent. Les circonstances l'avaient merveilleusement servi, et il n'en avait pas profité. C'est que l'amour a ses délicatesses, et, en présence d'une fille relativement riche, le cœur du jeune professeur hésitait à se déclarer. Un soupçon funeste pourrait rendre à jamais impossible cette union de deux âmes créées par Dieu lui-même de toute éternité pour s'appartenir.

Et puis, Amédée se croyait aimé... mais l'était-il réellement ? N'était-ce pas, chez la jeune fille, la première surprise du cœur en présence du seul homme qu'elle connaît dans l'intimité ? Un engouement passager ? Amédée frissonna. Son

âme eut une défaillance, un moment de doute cruel où ce qui lui avait paru jusque là clair comme la pure lumière du jour s'enveloppa de ténèbres et d'obscurité.

Mesdemoiselles de Ribienne vivaient dans la retraite la plus austère ; la mort prématurée du père, l'état maladif de Médéric avaient été des causes trop sérieuses de douleur pour que le monde et l'envahissement de ses fêtes eussent atteint le château. Les jeunes filles ne connaissaient, à vrai dire, qu'Amédée. Son âge, son esprit, sa gaité, sa science, ses qualités, son âme aimante devaient attirer la sympathie. « Est-ce bien là ce qu'on appelle l'amour ? se demandait-il avec tristesse. Le sentiment que j'inspire survit-il à la comparaison, quand ma femme sera entourée de l'hommage d'autres hommes qui me seront supérieurs en toutes choses ? Ne regrettera-t-elle jamais l'heure sainte et qu'elle doit toujours bénir de notre union ? »

A force de se creuser la tête, il réussit à voir l'avenir sous les couleurs les plus sombres et un message qu'il reçut le lendemain de Rémillac ne fit qu'augmenter cette injuste disposition.

Médéric était tellement affaibli que le médecin lui défendait tout travail pendant un mois.

— Vous serez toujours le bienvenu à Rémillac, ajoutait la lettre : c'est seulement à cause de vos nombreuses occupations que nous avons cru devoir vous prévenir que vous pourriez disposer des jours et des heures que vous consaciez à notre cher Médéric.

L'orgueil d'Amédée bondit. Loin d'accepter cette triste nouvelle dans sa simple vérité, il se persuada qu'on l'éloignait de la famille. Ce congé d'un mois lui fit l'effet d'un congé définitif. Loin de courir chez ses amis, pour vérifier l'état désolant de son jeune élève, il s'enferma sombre et maussade, et je n'oserais pas affirmer que ce jour-là, les écoliers du collège d'Argentan n'aient subi d'injustes punitions ou des pensums exagérés.

Quand vint le jeudi, ce jour habituellement rempli de bonheur et d'amitié, il éprouva une crise de désespoir, et se demanda avec épouvante ce qu'il allait faire des longues heures de la journée. Fatigué du travail fatigued de la classe, il avait besoin de cette distraction qui lui arrivait deux fois par semaine comme un bienfait de la Providence, de cette mère vigilante qui place le repos à côté du travail. En la perdant, par sa faute, il éprouva la douleur qui accompagne l'abandon et, pour la première fois depuis un an, s'aperçut que l'orphelin est le plus malheureux des hommes ; car une mère tendre peut consoler de tout, même de l'amour. Il était sans mère. Il eut bien voulu pleurer, mais il ne l'osait pas ; il aurait eu honte, lui homme, de verser des larmes qui témoignent que le cœur est brisé. Il ouvrit des livres et les referma, les déclarant stupides ; le fait est qu'il en avait peu lu et certainement rien compris.

— Il n'y a qu'une histoire intéressante au monde, se disait-il, c'est l'histoire du cœur ; de là procèdent tous les drames ou surgissent toutes les fêtes ; le reste est du pédantisme.

À l'heure habituelle où la voiture s'arrêtait sous ses fenêtres, il écouta tous les bruits, se figurant encore qu'on allait venir le chercher. Il se promenait de long en large dans sa chambre avec amertume :

— C'était bien la peine de me faire vivre de la vie du ciel pendant un an, murmura-t-il, pour me rejeter après dans un isolement pire que la mort. S'il est vrai que Médéric soit en danger, n'était-ce pas le cas de m'appeler pour le soigner, pour le distraire ? On a craint de me traiter comme un membre de la famille, on me fait lâchement sentir que je n'en suis pas, que je n'en serai jamais. Croient-ils donc que j'irai mendier leurs invitations ? Que je n'ai pas aussi ma fierté ? Que je ne saurais me passer d'eux ?

Et tout en murmurant des lèvres ces phrases orgueilleuses, son âme protestait. Elle voyageait jusqu'au château de Rémillac. L'heure de son arrivée sonna. Des l'avenue il voit sur le perron ce trio de femmes aimables et aimées et, entre toutes, celle que son cœur a choisie : à peine s'il la distingue, et déjà un frémissement de plaisir et d'émotion s'empare de tout son être. Tout bas ses lèvres disent son nom, leurs regards s'échangent comme pour consacrer leur mutuel amour et lui promettre une éternelle union. Oui, c'est ainsi que deux fois par semaine il vient aviver sa blessure et ses espérances, tandis qu'aujourd'hui, il est seul et peut-être le sera-t-il toujours ?

La colère lui monte au cœur ; cette chambre l'étoffe, cette petite ville l'écrase. Il prend son chapeau, il sort rapidement, il va sans savoir vers quel but ; il ne salut pas ceux qu'il rencontre, il oublie d'allumer son cigare, il traverse les rues et la route poudreuse, puis il entre dans un sentier frais et ombragé dans lequel il chemine environ une heure, n'écouter ni les oiseaux qui gazouillent, ni derrière la haie les causeries joyeuses des faucheurs, marchant indistinctement sur les fleurs et sur les mousses, sans pitié pour le fourmi qui fait son travail, sans regard pour le nid où se dressent les petits chardonnerets sans plumes, nos chantreurs de l'été prochain : il marche jusqu'à ce qu'il aperçoive les abords bien-aimés du château de Rémillac que son cœur connaît encore mieux que ses yeux.

Il ne voulait pas y entrer et s'assit sur l'herbe en disant, comme le voyageur arrivé au port : c'est ici. Son front était mouillé par la chaleur et par la marche. Son regard plongeait avide et tendre dans les allées du parc, il y cherchait la vision ordinaire, elle ne se montra pas. En revanche, mille visions délicieuses ou amères envoient son esprit. L'affection et le bonheur étaient là, à quelques pas ; mais là aussi se dressait, comme un obstacle presque insurmontable, la naissance et jusqu'à un certain point de vue la fortune. Amédée n'avait que sa place : or, le traitement d'un professeur de collège suffit aux besoins d'un garçon, mais ne comporte pas les dépenses d'un ménage ; mademoiselle de Ribienne devait, au contraire, posséder un jour une centaine de mille francs. La société est impitoyable pour les mariages disproportionnés, elle y voit toujours une spéculation.

— Oui, pensait Amédée avec déculement, l'argent a pris en France une telle valeur, qu'on suppose qu'il est le seul mobile de tous les actes. On croira que j'ai poursuivi la fortune, et on accusera madame de Ribienne d'être une mère imprévoyante.

(A suivre.)

— M. Tony Pastor, l'acteur bien connu de New-York, fut guéri d'une manière miraculeuse d'un rhumatisme, par l'emploi de l'Huile de St. Jacob. Il s'empresse de la recommander à tous ceux qui souffrent de cette terrible maladie.